

LE CAUCHEMAR DE L'ASSASSINÉ

Traits meurtriers

Yannick Blavette

Yannick Blavette

Le Cauchemar
de l'assassiné
Traits meurtriers

© Yannick Blavette, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8829-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

31 décembre 2018: quelque part dans une luxueuse banlieue parisienne.

Les chants de Noël envahissaient l'immense maison, s'immisçaient dans le moindre recoin de la demeure ; des chants entêtants, routiniers, lassants. Pourtant, Noël n'était déjà plus qu'un souvenir, une date plus ou moins réussie dans le calendrier de nos mémoires.

En fait, dans trois petites heures, le nouvel an serait célébré. 2019 apporterait alors son lot d'espoirs, d'angoisses, de promesses jamais tenues. Aux douze coups de minuit, on ferait semblant d'y croire jusqu'à la prochaine fois...

Pour cette soirée décrétée exceptionnelle, la maîtresse des lieux s'affairait, le sourire aux lèvres, la mine épanouie, un rien fébrile. Elle avait cuisiné une grande partie de la journée, disposait, maintenant, avec précaution de mystérieux et prometteurs cadeaux autour du gigantesque sapin.

Elle chantonnait machinalement les chants de Noël que d'imposants hauts parleurs déversaient dans toutes les pièces.

Comme ils allaient être heureux tous les trois ! songea t-elle.

Comme ils allaient s'amuser ensemble !

Un doux réveillon en famille à l'abri d'un monde extérieur si cruel !

Les trois heures s'écoulèrent à une vitesse folle, minuit s'approchait. La maîtresse des lieux se changea, se fit la plus belle possible, enfilant une robe de soirée scintillante achetée une fortune chez un grand couturier.

Surtout, ne pas décevoir cette nouvelle année, l'impressionner si possible, injurier

les erreurs de l'année écoulée.

Les douze coups de minuit retentirent enfin.

Alors, le sourire de la maîtresse de maison se figea. Son visage afficha soudain une incroyable expression de haine. Elle gagna le salon où trônait l'imposant sapin, s'approcha de son invité confortablement installé dans un vaste canapé de cuir blanc. Silencieux, l'invité semblait absent, un rien mécontent.

La maîtresse des lieux se pencha vers lui et l'embrassa sur les deux joues.

D'un ton glacé, elle lui dit :

— Je te souhaite une mauvaise année, Jean-Louis Mordin, l'ordure ! Crois moi, ton cauchemar va s'éterniser et tu vas vivre l'enfer. Cette année, tu vas enfin payer et souffrir !

La femme prit les guirlandes multicolores du sapin, en entoura la tête, le corps de l'homme qui demeura sans réaction.

Elle déboucha une bouteille de champagne, en vida son contenu sur l'homme, de multiples étincelles jaillirent, alors, cramant les guirlandes électriques. Le corps de l'homme plus que jamais impassible tressauta sur le canapé.

La femme lança, ensuite, des confettis sur cette tête et ce corps ruisselants de champagne.

— La vedette est morte ! Vive la vedette ! cria t-elle.

L'homme ne réagissait nullement, ne s'étonnait pas, ne s'offusquait pas.

La femme qui avait pour nom Ghislaine Sallers s'assit à côté de lui, commença à l'insulter.

Le teint blafard, les traits et le regard inexpressifs, l'homme demeura insensible à ce déluge d'insanités. Ghislaine Sallers se mit à lui cracher sur le visage et sur le corps, le bouscula, le frappa. Là encore, nulle réaction de l'homme...

La maîtresse de maison se leva, vaporisa des tonnes de parfum dans la pièce.

Ce Mordin sentait une infection, polluait l'atmosphère, cela l'agaçait au plus haut point.

Pourtant, l'homme, mort depuis une semaine, ne pouvait guère sentir la savonnette ou le bain moussant !

Il n'était plus, désormais, qu'un être en putréfaction, un sinistre cadavre en décomposition qui s'impatientait de devenir squelette. !

Ghislaine Sallers abandonna ce corps nu, grotesque et pathétique, se dirigea vers le cercueil de verre installé à côté de l'immense sapin. Elle se pencha sur la vitre, embrassa très longuement, très doucement, le visage qui en était prisonnier. Un visage tourmenté, très laid, celui d'une jeune femme blonde.

La voix tremblante, les yeux humides, la maîtresse des lieux murmura avec une infinie tendresse :

— Je te souhaite une bonne et heureuse année, ma chérie. Une année où Mordin va enfin payer tout le mal qu'il t'a fait. Viens, passons à table avec cette ordure !

Le cercueil de verre reposait sur un tréteau à roulettes, elle le poussa jusqu'à la

table qui faisait face au canapé. Des mets copieux, en apparence délicieux, somptueusement présentés, attendaient.

Avec délicatesse, Ghislaine Sallers déposa plusieurs plats sur le cercueil de verre. Malgré ses efforts, aucun de ses plats ne fût entamé par la jeune fille blonde si tourmentée et si laide...

— Tu n'as pas faim, ma chérie ? s'inquiéta la maîtresse de maison. Des problèmes ? Ce Murdin t'as encore fait des misères ?

Ghislaine Sallers, quant à elle, se força à manger un peu de tout, du bout des dents, refrenant ses hauts le cœur.

Bientôt, le cadavre de Murdin profita à foison des luxueuses et délicieuses victuailles.

La femme s'amusa, ainsi, à barbouiller le corps nu et rigide de caviar, de foie gras, de sauces sophistiquées, de chocolat. Avec une volupté sadique, elle n'omit aucun coin de cette peau sordide et polluée.

Ce que ce cadavre pouvait manger salement !

Le repas terminé, tous trois dansèrent pour fêter dignement le nouvel an !

Bob Marley remplaça alors les chants de Noël dans les hauts parleurs.

Ghislaine Sallers fit tourner à l'infini le cercueil de verre, puis, « dansa » avec Murdin dans son canapé. Elle l'empoigna brutalement, le bougea dans tous les sens, niant son éternel immobilisme.

Enfin, la maîtresse des lieux se déchaîna seule sur la « piste de danse », but beaucoup trop de champagne, chantant à tue-tête, éclatant souvent d'un rire hystérique.

Vers cinq heures du matin, épuisée, en sueur, elle s'allongea à même le sol, s'endormit, collée, lovée contre le cercueil de verre.

Quelques heures plus tard, elle se réveilla, mal en point, se dirigea vers les toilettes pour vomir, en boitant de la jambe gauche comme à chaque fois qu'elle avait fait un excès ou un effort. Après s'être vidée, elle contempla avec dégoût son reflet dans le miroir de la salle de bains.

Ghislaine Sallers avait le visage bouffi, criblé de boutons de fièvre, ses yeux verts étaient en permanence exorbités. Très myope, elle portait, en effet, le moins possible ses lunettes. Ainsi, elle avait l'impression qu'aucun étranger ne pouvait pénétrer, agresser son monde intérieur. Un tic secouait sa joue droite en permanence et elle avait une légère tache de vin sous le menton. À soixante ans, elle continuait de porter une longue crinière poivre et sel qui balayait ses maigres fesses. Petite, chétive, on la sentait, toutefois, douée d'une force intérieure

inouïe.

La femme quitta sa sinistre contemplation, rejoignit le salon.

Un peu plus tard, elle déposa comme chaque jour vingt roses rouges fraîches au pied du cercueil de verre, des roses qui symbolisaient les vingt ans de Julie figés dans l'éternité.

Murdin allait payer le prix fort pour son incroyable bassesse, les portes de son enfer s'ouvraient, maintenant...

2

Paris, mai 2019

Michel Sardou termina sa chanson sous les applaudissements enthousiastes du public. Jean-Louis Murdin, l'animateur de l'émission, vint le rejoindre sur le plateau, le remercia longuement, chaleureusement.

— Je vous souhaite une bonne fin de soirée, lança l'animateur vedette aux téléspectateurs. Mardi prochain, je recevrai mon grand ami Alain Delon et Madonna en exclusivité absolue. Merci de votre touchante fidélité. À mardi prochain pour un nouveau Starissimo. Bonsoir !

Le générique de l'émission de télévision la plus populaire de France retentit alors.

Les spectateurs du studio quittèrent peu à peu la salle.

L'animateur, Jean-Louis Murdin, qui était également le producteur de l'émission gagna sans tarder les coulisses. Une jeune assistante se précipita, lui tendit un verre de whisky qu'il but d'un trait.

— Va me chercher Roussel ! lui ordonna-t-il d'un ton très sec. Ensuite, tu me rejoindras dans ma loge, sublime salope !

Le populaire animateur donna une violente et spectaculaire claque sur les fesses de la jeune femme. Celle-ci sourit timidement, disparût en courant.

Jean-Louis Murdin sortit de sa poche une poignée de pilules multicolores, les avala d'un trait. Il repoussa avec brutalité une juvénile admiratrice qui avait échappé à la vigilance du service d'ordre., refusant l'autographe qu'elle quémandait.

Il entra dans sa loge, en ferma la porte.

Peu de temps après, on y frappa craintivement.

— Entre ! hurla Murdin.

Un homme d'une soixantaine d'années apparut, les traits las, marqués.

— Vous avez demandé à me voir ? questionna Roussel d'une voix blanche.

Sans dire un mot, Murdin arrêta de se démaquiller, se leva, s'approcha de l'homme qui tremblait. Technicien reconnu et apprécié, Roussel depuis bientôt quarante ans avait travaillé avec les plus grands de la télévision.

Pour toute réponse, Murdin le gifla très violemment.

— Tu es viré, vieille tante ! cria l'animateur vedette. Mon micro ne marchait pas, tu n'as pas fait les vérifications nécessaires. Dehors ! À la caisse !

Jean- Louis Murdin poussa Roussel dans le couloir, referma la porte de sa loge. De nouveau, il fût devant son miroir, enlevant son maquillage télévisuel.

Comme il appréciait son beau reflet ! Le public semblait partager cette opinion et le public n'avait-il pas toujours raison !

Grand, les épaules larges, le cheveu noir et brillant, les traits harmonieux, des yeux bleus mis en valeur par un bronzage permanent, Jean-Louis Murdin était ce qu'il est convenu d'appeler un beau gosse, presque une caricature dans le genre. À quarante ans, il en faisait dix de moins, Murdin était l'animateur de télévision le plus en vu et le mieux payé. Les chaînes publiques et privées s'arrachaient à prix d'or cet animateur qui garantissait des indices d'écoute faramineux.

On frappa encore à la porte de sa loge. Magalie, la jeune assistante le rejoignait comme convenu.

— Déshabille toi et commence à écarter les cuisses ! ordonna Murdin d'un ton absent.

Magalie s'exécuta en silence pendant que l'animateur parlait au téléphone.

Murdin se leva, enfin, appuya sur le bouton d'un minuscule magnétophone. Les trois hauts parleurs de la loge reproduirent alors les applaudissements fournis et enthousiastes de son « cher public » enregistrés lors de différents « Starissimo »

L'animateur vedette adorait « honorer » ses « conquêtes » sous la liesse populaire avec l'approbation de ses fans ! Les applaudissements avaient sur lui des vertus très aphrodisiaques !

Il baissa distraitement son pantalon, utilisa Magalie comme une vulgaire poupée gonflable avec rapidité, brutalité, debout devant la glace...Puis, il congédia l'assistante.

Quelques minutes plus tard, Murdin sortit dans le couloir où sa femme, Claire, l'attendait. Elle connaissait par cœur le sens de ces applaudissements si bruyants...

— Salut, épouse de star ! lança t-il.

Claire ne répondit pas, le regarda d'un œil méprisant se diriger vers la loge de

Michel Sardou.

Claire ne savait plus pourquoi elle avait épousé cet homme. Il y a bien longtemps, peut-être, l'avait-elle aimé.

Elle avait trente-sept ans, blonde, de grands yeux noirs mélancoliques, elle était petite, menue, une incroyable impression de douceur émanait de sa jolie personne sauf lorsqu'elle regardait son mari....

Seule dans le couloir, « l'épouse de star » vit revenir un peu plus tard Jean-Louis Murdin avec Michel Sardou.

— Tu as été sublime mon petit Michel, comme toujours ! dit Murdin. Tu es la star des stars ! Mille fois merci pour ton prodigieux talent !

Murdin disait ça à chacun de ses invités !

Les deux hommes s'embrassèrent « en artiste », se quittèrent.

Claire et Jean-Louis Murdin sortirent des studios, rejoignirent le parking, montèrent dans une grosse et luxueuse voiture. L'animateur prit le volant.

À la sortie du parking, une vieille dame toute de noir vêtue leur barra gentiment la route. À petits pas, elle s'approcha de la voiture, un bouquet de violettes à la main.

Murdin qui avait repéré non loin deux paparazzi réprima son énervement. Très émue, la vieille dame tendit le bouquet à l'animateur qui avait baissé sa vitre. Il s'en empara délicatement, huma avec délectation les fleurs, les offrit à sa femme.

Murdin descendit de voiture, remercia longuement, embrassa avec chaleur la vieille dame. Celle-ci sanglota.

— Vous me rappelez mon défunt petit fils, murmura t-elle, le souffle court.

Murdin regagna sa voiture, roula très vite.

Au bout de quelques kilomètres, il hurla :

— Quelle vieille conne ! Jette moi ces fleurs ! Elles puent !

Claire s'exécuta, la haine au cœur, ouvrit sa vitre. Les violettes s'envolèrent.

Ils quittèrent Paris, se dirigèrent vers une luxueuse banlieue. Ils arrivèrent une heure plus tard devant une immense propriété protégée des regards indiscrets par de hauts murs.

La voiture traversa, bientôt, un parc interminable surveillé par de nombreuses caméras et par deux gardiens accompagnés de chiens féroces.

La somptueuse demeure était totalement dédiée à la gloire de Jean-Louis Murdin : sur les meubles valant une fortune, sur les murs, couvrant parfois en partie des tableaux de maîtres, trônaient ses photos.

Le couple se sépara. Claire le retrouva plus tard affalé sur un canapé dans l'un